qu'aucune des questions qui le tourmentent ne se pose, qu'il n'est en rien le Grand Inquisiteur titanique qui essaie d'arracher le monde des mains de Dieu) il arrive cette fois en lui annonçant que Smerdiakov s'est pendu, assumant en quelque sorte le péché qu'Ivan n'a pas osé commettre, et le débarrassant de la partie corrompue, satanique de lui-même.

Gide n'est certes pas (heureusement pour lui) allé aussi loin, au moins dans son œuvre publiée. Sans doute a-t-il agi prudemment (avec cette prudence « normande » presque excessive qu'il y a chez lui et qui par exemple lui fait prévenir tous les reproches qu'on pourrait lui adresser)[1] en mettant le Malin « à la porte », pour ainsi dire, de son roman, en le reléguant dans cette annexe, dans ce plafond obscur qu'est le *Journal des Faux-Monnayeurs*. C'est que l'art joue chez lui le rôle d'un véritable « garde-fou », d'une chaîne qu'il s'est volontairement donné pour s'empêcher d'aller courir des aventures spirituelles par trop dangereuses, à tout le moins pour limiter les risques de celles qu'il n'a pu malgré tout, s'empêcher de tenter. Sa plasticité, sa « multiformité » est, nous l'avons vu, le principal endroit par où il risquait de donner prise à Satan ; or, comme l'a bien noté Du Bos, il a su réagir contre elle en s'en remettant à son œuvre du soin de maintenir l'unité de son être : « *Tout se passe comme si l'art seul assurait à la personne son identité, et comme si Gide lui-même souhaitait, allons plus loin, voulait qu'il en fût ainsi, comme s'il répugnait à tenir de quoi que ce soit d'autre que de l'art le sentiment de sa propre identité... Par un renversement des données habituelles... les constantes ici sont toujours de l'artiste et les* inconstantes — *si j'ose risquer le vocable — toujours de l'homme* »[2]. Ainsi, Gide n'a pas eu tort d'écrire : « *Le point de vue esthétique est le seul où il faille se placer pour parler de mon œuvre sainement* »[3] : peut-être sa conscience d'artiste aura-t-elle, en définitive, préservé son âme...

Il n'en reste pas moins que son œuvre acquiert, par la manière même dont elle a d'abord accueilli, puis esquivé, la tentation, une valeur exemplaire. Par l'un de ses aspects, qui n'est pas le moins essentiel, la littérature est *holocauste :* entendons par là qu'elle opère chez le lecteur une « purgation » non pas seulement des passions, mais des dangers de tout ordre que peut courir

1. Ainsi il répond d'avance aux objections qu'on pourrait lui faire touchant les *Caves du Vatican* en les appelant *soties*, en donnant le nom de *récits* à *La Symphonie Pastorale*, à *L'Immoraliste* etc..., en présentant *Si le Grain ne meurt* non comme une autobiographie, mais comme de simples *Mémoires*, en plaçant à l'intérieur même des *Faux-Monnayeurs* une réfutation de la plupart des critiques éventuelles. Il y a chez lui quelque chose de presque trop rusé : la ruse n'est-elle pas l'un des attributs traditionnels du Malin ?
2. *Op. cit.*, p. 78.
3. *Journal* du 25 avril 1918.